

Gisèle SAPIRO, dir., *Traduire la littérature et les sciences
humaines. Conditions et obstacles*

Paris, La Documentation française, 2012, 397 pages

Justine Houyaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8779>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8779](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8779)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 268-269

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Justine Houyaux, « Gisèle SAPIRO, dir., *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8779> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8779>

Gisèle SAPIRO, dir., *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*.

Paris, La Documentation française, 2012, 397 p.

L'ouvrage dirigé par Gisèle Sapiro – par ailleurs, directrice de recherche au CNRS et directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales – s'inscrit dans le prolongement d'enquêtes conduites par le Département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) afin de déterminer les enjeux de la traduction de la littérature et des sciences humaines et sociales. Partant du constat que le nombre d'œuvres traduites en français a doublé depuis 30 ans, mais qu'il existe une déséquilibre sur le marché de la littérature traduite qui se manifeste par une dominance de l'anglais, l'œuvre pose la question des obstacles à la traduction, car ceux-ci ne sont pas uniquement d'ordre linguistique. Certes, l'obstacle économique (une traduction a un coût dont les éditeurs préféreraient se passer) est évident, mais, comme le souligne Gisèle Sapiro, il en existe également d'autres d'ordre culturel qu'elle qualifie de « plus profonds » (p. 15).

Dans l'introduction, « Les obstacles économiques et culturels à la traduction » (pp. 25-53), la directrice de l'ouvrage met en exergue deux des trois principaux obstacles à la traduction, le politique ayant été laissé de côté car, un seul cas de censure ayant été recensé, ce paramètre semble marginal. Restent donc, d'une part, les entraves économiques et, d'autre part, celles culturelles. Riches de nombreux exemples, ces deux parties de l'introduction permettent sans nul doute de mieux appréhender le processus éditorial ainsi que les embûches qui se dressent entre une œuvre et son public.

Intitulée « Présence du livre français à l'étranger : le poids des cultures nationales » (pp. 55-97), la première partie est divisée en quatre chapitres dont le premier, « Revaloriser la traduction dans un environnement hostile : le marché éditorial aux États-Unis » (pp. 57-108) de Gisèle Sapiro, s'intéresse à la marginalité des traductions d'œuvres françaises sur le marché domestique américain. Ce chapitre est augmenté d'un encadré intitulé de Jill McCoy, « Un succès américain non-commercial : le cas de Jean-Philippe Toussaint » (p. 84), et d'une annexe écrite par l'auteure principale, « De l'appropriation fragmentée au programme de recherche : la réception de Bourdieu aux États-Unis » (pp. 102-108). Dans la contribution suivante, « L'invisibilité de la *contemporary fiction* de langue française dans le marché britannique de la traduction » (pp. 109-136), Marcella Frisani vise à « expliquer l'invisibilité dont souffre la traduction sur [le] marché [britannique] » (p. 109) à travers

une analyse des rapports de force de ce même marché qui est, ne l'oublions pas, un tremplin vers le marché américain d'expression anglaise. Fruit de la collaboration entre Marjolijn Voogel et Johan Heilbron, le troisième chapitre intitulé « Le déclin des traductions du français aux Pays-Bas » (pp. 137-162) montre que, aux Pays-Bas comme en France, la traduction profite surtout aux œuvres rédigées en anglais, notamment en raison de l'évolution du marché international, et ce bien que l'attitude néerlandaise vis-à-vis de « la reconnaissance symbolique de la part des acteurs français » (p. 162) évolue. Le texte est accompagné de nombreux graphiques qui illustrent à la perfection la problématique développée par les auteurs. Dans le quatrième chapitre concluant la première partie de l'ouvrage, « Le reclassement d'une tradition : la traduction du français dans le marché éditorial brésilien » (pp. 163-197), Marta Pragana Dantas et Artur Perrusi s'intéressent à la traduction et aux tensions dans un pays émergent, à la globalisation et aux nouvelles formes de dépendance à travers quelques données sur le marché éditorial brésilien, à la place des traductions dans le marché éditorial brésilien, au déclin de l'influence de la culture française. Les auteurs posent aussi la question de l'hégémonie linguistique anglophone et présentent le rôle de soutien du Bureau du livre de l'ambassade de France.

La deuxième partie, « Les traductions en français : obstacles éditoriaux et génériques » (pp. 199-295), s'ouvre sur une contribution de Gisèle Sapiro, « Gérer la diversité : les obstacles à l'importation des littératures étrangères en France » (pp. 201-248). Ce chapitre comporte deux encadrés – « Les libraires et la valorisation de la littérature traduite » (p. 225) par Cécile Balayer et « Les obstacles à la traduction d'une très grande œuvre : le cas de David Foster Wallace en France » par Gill Mc Coy (p. 231) – ainsi qu'une annexe, « Comment faire découvrir une littérature inconnue ? Les traductions du néerlandais en France » (pp. 233-248), par Marjolijn Voogel et Johan Heilbron. De Sylvie Bossier, le sixième chapitre, « Pratiques et représentations de la traduction en sciences humaines et sociales : éditeurs généralistes et maisons d'édition savantes » (pp. 249-271), expose les obstacles à la traduction en français parmi lesquels le plus évident est le coût de traduction. Viennent ensuite la gestion de l'altérité linguistique et le système d'intermédiation et deux encadrés, « Produire et traduire la science sociale dans un petit pays : le cas d'Abram de Swaan » (p. 263) par Johan Heilbron et « Une politique volontariste : la collection NRF essais chez Gallimard » (pp. 269-271) par Gisèle Sapiro. Ensuite, Sophie Noël

– « L'engagement par la traduction. Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des ouvrages de sciences humaines » (pp. 273-295) – identifie également le coût de traduction comme frein principal à l'importation de littérature de sciences humaines, mais met aussi en avant les mécanismes par lesquels les petites maisons d'édition peuvent contourner cette difficulté ainsi que le renouveau de l'édition du domaine qui laisse entrevoir un certain espoir.

Comme son titre l'indique, la troisième partie comporte « Trois études de cas » (pp. 297-367). Dans la première, « La grande œuvre méconnue : Norbert Elias en France » (pp. 299-319), Marc Joly s'intéresse à la traduction de *Was ist Soziologie?* (Munich, Juventa Verlag, 1970) et à sa réception (ou absence de réception, à ses débuts) en France. L'intérêt particulier du chapitre est de présenter une analyse du parcours d'une œuvre en prenant en compte le caractère individuel de la reconnaissance que l'on attribue à un auteur. Neuvième chapitre, « La philosophie peut-elle être américaine ? Les obstacles à l'importation du pragmatisme en France » (pp. 321-342), de Romain Pudal, part d'une définition du pragmatisme, montre la conviction française selon laquelle l'Amérique « n'est pas une terre de philosophes » (p. 326) et expose la différence existant entre les deux traditions philosophiques, de part et d'autre de l'Atlantique, qui ont des conséquences sur les politiques éditoriales. Cette contribution a pour annexe un « Tableau comparatif des traductions françaises d'ouvrages pragmatistes » (pp. 341-342) du même auteur. Dans le dixième et dernier chapitre, « Une réception politisée. La traduction de John Rawls et de la philosophie politique et morale anglophone en français » (pp. 343-367), Mathieu Hauchecorne se pose dans la continuité de Romain Pudal en abordant la traduction de la philosophie politique des États-Unis en tant qu'« investissement à risque » (p. 349).

Factuel, informatif, documenté et très fouillé, parce qu'il repose sur des entretiens, *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles* est particulièrement intéressant car il comporte de très nombreux témoignages d'acteurs du marché. De plus, l'ouvrage comporte un avant-propos (pp. 9-13) de David Fajolles, une enquête portant sur les « Éléments de méthodologie. L'enquête par entretiens » (pp. 381-386), une table des tableaux et graphiques (p. 387) ainsi qu'une courte biographie de chaque auteur (pp. 389-392).

Justine Houyaux

Université de Mons, B-7000
justine.houyaux@umons.ac.be

Histoire, sociétés

Isabelle BARDIÈS-FRONTY, Ann-Elizabeth DUNN-VATURI, éd., *Art du jeu, jeu dans l'art : de Babylone à l'Occident médiéval*. Paris, Éd. La Réunion des musées nationaux, 2012, 160 p.

Du 28 novembre 2012 au 4 mars 2013 s'est tenue dans le cadre prestigieux du frigidarium des thermes de Lutèce, au musée de Cluny, l'exposition *Art du jeu, jeu dans l'art : de Babylone à l'Occident médiéval*. Son catalogue éponyme en constitue simultanément le complément et le reflet. Complément au sens où un éclairage sur certains sous-entendus de l'exposition sont appréciables ; reflet parce que l'on retrouve logiquement dans le catalogue les limites et les partis pris de l'exposition qui l'inspire. Ainsi, dans le catalogue, et à l'instar de l'exposition qui fait le grand écart entre l'objet et sa symbolique (l'amour, l'art divinatoire, le champ de bataille ou les jeux de hasard...), l'organisation de la matière hésite-t-elle entre des chapitres non corrélés aux registres différents : « Jouer par terre » (p. 20), « Le senet » (p. 46), « L'archéologie du jeu » (p. 100), « Le jeu de cartes » (p. 84), « Un jeu sérieux » (p. 126), « Le refus du hasard » (p. 140)... Les auteurs catégorisent une pratique, un objet, un terrain disciplinaire, un ensemble ludique, une attitude ou encore une symbolique en les plaçant à un même niveau d'analyse. Il en ressort l'impression confuse d'un inventaire à la Prévert, sans fil conducteur.

On retrouve de nombreux éléments issus de catalogues, de collections ou d'expositions antérieures qui, curieusement, semblent restreindre le champ archéologique du jeu à quelques objets phares : le jeu royal d'Ur ; un jeu du serpent avec un « œil » en son centre, un jeu des 58 trous en forme d'hippopotame ou surmonté d'un palmier (sur l'affiche de l'exposition) et des vases antiques, déjà croisés dans l'exposition *Jouer dans l'antiquité* qui s'est tenue au musée d'archéologie méditerranéenne de Marseille du 22 novembre 1991 au 16 février 1992 ; un plateau de jeu de senet en pierre et un autre, iranien, issus des collections du Musée suisse du jeu (dont le catalogue des collections permanentes a été publié en 2009 sous le titre *Jeux de l'humanité : 5 000 ans d'histoire culturelle des jeux de société*) ; une valve de miroir gravée d'une partie d'échecs disputée par Huon de Bordeaux, une enluminure de Renaud de Montauban, autant de pièces déjà mises en valeur par l'exposition *Jeux de princes, jeux de vilains* organisée à la bibliothèque de l'Arsenal par la Bibliothèque nationale de France du 17 mars au 21 juin 2009... C'est d'autant plus dommage qu'il existe, pour certains jeux présentés, nombre d'exemplaires différents dans les musées du monde, alors même que l'accent est encore et toujours mis sur les mêmes pièces d'art.